

**LES CARTELS D'ÉCOLE  
INTERCONTINENTAUX ET BIBLINGUES**

**FEUILLES VOLANTES DE L'ÉCOLE**

**N° 2**

Bulletin apériodique des Cartels d'École du CAOÉ  
intercontinentaux et bilingues



EPFCL

Décembre 2022

# SOMMAIRE

Présentation	3
<b>Dyhalma N. Ávila-López</b> (Puerto Rico), Que reste-t-il du corps à la fin ?	4
<b>Luciana Guarreschi</b> (Brésil), Quand on attend, on n'écoute pas	7
<b>Philippe Madet</b> (France), La nouvelle tyrannie du savoir	9
<b>Kristèle Nonnet-Pavois</b> (France), Le savoir dans le discours analytique. Une ignorance certaine ?	11
<b>Juan del Pozo</b> (Espagne), Le maelström d'une psychanalyse	13

\*\*\*\*

## PRESENTATION

Ce deuxième numéro des *Feuilles volantes* des cartels d'École du CAOÉ 2021-2022 diffère du premier numéro. Plus léger, il résulte de l'invitation faite par notre CAOÉ à des membres de cinq cartels intercontinentaux et bilingues pour qu'ils écrivent de brefs textes inspirés par le travail de leur cartel. Le Catalogue des cartels, lui, reste consultable dans le n° 1 de ces *Feuilles volantes*.

Les auteurs y soulèvent des questions qui mettent en tension le parcours de chaque cartel avec le thème qu'ils ont choisi. Sont ainsi ponctués : le savoir du psychanalyste et les rebuts de la docte ignorance, la tyrannie du savoir et la psychanalyse en intension, la question de l'uniformisation des élaborations sur la passe, les temps logiques du corps dans la cure, le passage du symptôme au *sinthome* et leurs usages différents de la jouissance.

Ainsi notre CAOÉ conclut-il ses activités avec ces cinq contributions, et reste dans l'attente d'un numéro 3 venu du prochain CIG auquel il souhaite la bienvenue et un bon travail à venir.

Bonne lecture et belles fêtes de fin d'année à tous et toutes.

10 décembre 2022

Sandra Berta

\*\*\*\*

## Que reste-t-il du corps... à la fin ?

Dyhalma N. Ávila-López, (Forum de Puerto Rico)

J'accueille avec enthousiasme cet appel à faire écho au travail en cours dans un cartel dont le thème est le corps à la fin. Mais, avant de transmettre quelque chose sur l'apport du cartel et de ses questions, je ferai un commentaire sur sa composition, profitant de la contingence de deux malentendus dans la version espagnole de l'invitation : la psychanalyse en tension (pour en intension) et la traduction du français, *provenant* (avoir tel lieu pour origine) par *décurrent*, un terme botanique qui fait allusion au limbe d'une feuille.

Les limbes, dans la doctrine catholique, font référence au lieu destiné à ceux qui meurent sans baptême, ce qui résonnait d'un moment de légère tension --- évoquant l'autre malentendu --- étant donné la question de savoir si le cartel pouvait être « baptisé » comme un de l'École intercontinentale et bilingue. La question, qui nous laissait dans un certain flou, était de savoir si le caractère intercontinental était strictement géographique, puisque trois de nos membres appartiennent à des zones du Dispositif Amérique, et un à un Forum de la zone anglophone, associé au Dispositif France mais situé aux États-Unis.

J'ai l'habitude de dire que je parie sur un travail d'École orienté par la rigueur sans rigidité et, heureusement, cela semble aussi avoir été l'engagement du CAOÉ, en accueillant ce cartel dont la composition pointait vers des frontières moins rigides en termes de « deux côtés de l'Atlantique ». Reflet de notre communauté internationale et multilingue, le cartel représente : les deux Dispositifs de Garantie, trois Zones<sup>1</sup>, quatre Forums<sup>2</sup>, trois langues<sup>3</sup> et quatre nationalités<sup>4</sup>.

Les thèmes sur lesquels nous travaillons sont : Les (mé)rencontres entre le corps et le sujet de l'énonciation (Gabriela Costardi), Le fantasme sexuel suspendu dans le corps jusqu'à la puberté (Liora Stavchansky), L'expérience de la pulsion après l'analyse (Gabriela Zorzutti, Plus-un) et, pour ma part, Le corps et les temps de l'analyse.

---

<sup>1</sup> ALN, ALS, Anglophone

<sup>2</sup> Colorado, Los Angeles, Mexico, Puerto-Rico

<sup>3</sup> Espagnol, Anglais, Portugais

<sup>4</sup> Argentine, Brésil, Mexico, Puerto-Rico

À ce jour, nous avons discuté des articles de la première Rencontre internationale de l'École parus dans *Wunsch* 8, ainsi que des témoignages de son numéro 21. À la suite de la discussion, ce qui suit a émergé :

- La question de savoir de quel corps parle le sujet : il arrive généralement à l'analyse en parlant du corps-organisme qui rend malade et qui fait mal, du corps-image des identifications, du corps-fantasme ; mais le corps-pulsionnel, avec ses marques de jouissance, ne semble parler que s'il « se mêle de dire » ;
- La vérification que, dans une analyse, la fin est dès le début, et que l'expérience « rend un corps » à l'analysant : un corps pulsionnel qui, en l'historisant, peut être approprié et réutilisé à partir d'un nouveau rapport avec le symptôme ; un corps non plus mortifié par la jouissance mais vitalisé par un désir incarné, animé par une nouvelle articulation entre désir et jouissance ;
- La question du corps dans la passe : comment écoute-t-on le corps dans le dispositif ; pourquoi il semblerait que dans de nombreux témoignages « le corps manque » ? Combien d'analyses aboutissent au désir de l'analyste comme destin possible de la pulsion ?
- La vérification des effets analytiques dans l'expérience de la pulsion, après la fin de l'analyse : ce qui du savoir-sans-sujet continue à travailler dans le corps, non plus du transfert mais de la transmission dans les dispositifs d'École.

Quant à ma question, c'est : y aurait-il, dans une clinique qui suppose une temporalité à l'inconscient et parfois à l'analyse, quelque chose de généralisable en termes de structure, du travail analysant autour du corps ? Si l'on pouvait parler de temps logique du corps dans la cure, dans ce tour qui ouvre la possibilité d'un faire différent avec les marques de jouissance qui poussent à la répétition. Un transit qui implique, entre autres, des déplacements cruciaux depuis :

- Le symptôme comme un corps étranger au symptôme analysant<sup>5</sup> ;
- L'imaginaire et symbolique des identifications au réel de la singularité de la jouissance ;
- La division du sujet à celui du parlêtre, l'être parlant avec sa dimension corporelle<sup>6</sup> ;

---

<sup>5</sup> Lombardi, G. (2010). *Wunsch* 8, p.35

<sup>6</sup> Soler, C. (2019)., “Los tiempos de los sujetos y del inconsciente”. Seminario Escuela F9 Madrid

- La corpo-rection de la jouissance socialisée à la corpo-différence de la jouissance dissidente<sup>7</sup> ;
- La belle indifférence au sinthome<sup>8</sup> ;
- L'objet du fantasme et l'objet pulsionnel, à un objet « nu » ; à l'objet-cause, à l'objet-trou et à l'être-de-l'objet<sup>9</sup> ;
- Le corps analysant au corps analyste<sup>10</sup>.

Peut-être aussi me vient-il à l'esprit de proposer un mouvement allant : d' --- évoquant *La Troisième*<sup>11</sup> --- un symptôme nourri de sens à un symptôme vidé, dé-nutri ; à --- faisant allusion au malentendu de la psychanalyse « en tension » --- un corps-en tension<sup>12</sup> à l'en-corps en intension<sup>13</sup>, un corps à faire École.

\*\*\*\*

## Quand on attend, on n'écoute plus

Luciana Guarreschi (FCL Sao Paulo, EPFCL-Brésil)

Je suis entrée dans le cartel intercontinental *Terminaison de l'analyse, des lectures d'École*, avec des inquiétudes sur la doxa de notre École et comment elle contraint nos dispositifs d'École, de passe et de cartel, mais aussi comment les instances responsables du fonctionnement de ces dispositifs seraient contraintes par elle. Des inquiétudes qui m'ont amené à me demander si nous étions plutôt enclins à une orthodoxie ou si nous pratiquions une certaine hétérodoxie dans l'exercice des différentes fonctions de notre École : en tant qu'analystes, membres du secrétariat de la passe, membres du cartel de la passe, **qu'attendons-nous, d'écouter** ? Pour faire simple, ne pourrions-nous pas être trop adaptés à la série d'énoncés ritualisés de notre École - révélant

---

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Izcovich, L. (2022), El cuerpo: del deseo al goce, *El cuerpo y el tiempo en un psicoanálisis*. Grupo de trabajo Inter-Forums, p.172

<sup>9</sup> Soler, C. (2010), *Wunsch* 8

<sup>10</sup> Rostognatto, A. (2021). "El saber ?se inventa?", *Wunsch* 21, p.14.

<sup>11</sup> Lacan, J. (1974), "La Troisième"

<sup>12</sup> « État d'un corps soumis à l'action de forces opposées qui l'attirent ».

<sup>13</sup> Lacan, J. (1971-1972). *Le Séminaire, Livre 19, ...ou pire*

une sorte de consonance tacite - qui gênerait notre écoute, la reléguant à l'attente de cette même série d'énoncés ?

On m'avertit qu'il n'y a pas de « degré zéro » d'écoute, ce qui veut dire qu'on part toujours de quelque part et, en ce sens, il est bon de savoir où éviter les négligences et les positions imprudentes. Dans la psychanalyse, telle que je la comprends avec les développements lacaniens, on part d'une position, celle du non-savoir. Freud ne l'appelle pas ainsi, il dit simplement : écoutez chaque cas comme si c'était le premier. Ce n'est pas une tâche facile, pas étonnant qu'il la considère comme impossible, tout comme gouverner et éduquer. Nous partageons cette affirmation, mais la pratiquons-nous dans les différentes instances de l'École ? Ou suivons-nous un certain « dit Lacan » pour justifier les actions menées au sein de ces fonctions ?

Pour être plus précis : nos opérateurs de lecture communs pourraient-ils servir de liens ? Si oui, comment ? Avec ces questions en tête, je me suis lancée, avec le cartel, dans la lecture de *Wunsch*, une part significative de ce que notre École a développé en 20 ans. Revoir ces lectures, en discuter dans une autre langue, suivre le raisonnement de collègues, était et est toujours fascinant.

Cependant, depuis un an et demi, je ne peux pas nier que j'ai remarqué une certaine uniformité dans les textes, peut-être juste des manières légèrement différentes de dire la même chose. S'il est vrai, comme le dit notre Charte des principes, que nous respectons des dimensions locales, elles aussi très différentes, selon les différentes langues concernées, les différents parcours historiques et culturels de la psychanalyse et même en dehors, pourquoi semble-t-il pour moi qu'il y a dans *Wunsch* une certaine uniformité ? Cela signifie-t-il que nous avons trouvé le bon moyen de communiquer ? Où seraient-ce les nécessaires dissonances nées des articulations entre les dialectes psychanalytiques régionaux, la singularité de chaque analyse et une certaine uniformité internationale ? Une certaine impertinence doit avoir sa place dans notre École, tout comme la figure de l'étranger/étrange dans nos analyses et dans les analyses que nous menons. Cela m'a amené à revenir à Reik, vers qui Lacan se tourne à propos de ses idées sur « ne pas comprendre trop vite » et sur le rôle de la surprise dans l'écoute analytique. Reik dit qu'il faut le courage de ne pas comprendre pour que le sujet analysant soit « soudainement confronté à sa propre pensée comme s'il s'agissait de quelque chose d'étranger [...]. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous ne pouvons nous connaître que si nous devenons étrangers à nous-

mêmes<sup>1</sup> ». La consonance dans le *Wunsch* signale qu'il faut céder à l'impertinence étrangère, « aussi paradoxal que cela puisse paraître ».

Après Reik, nous n'avons pas à craindre les pannes. Il raconte un épisode avec Freud, ils sont avancés en âge, la guerre est présente, Freud part pour Londres : « Nous savions tous les deux que nous ne nous reverrions plus. Après lui avoir serré la main, je me tenais dans l'embrasure de la porte, incapable de prononcer un seul mot. [...] Alors que je secouais la tête sans répondre, il me dit d'une voix basse mais ferme, comme s'il voulait me reconforter : « Les gens n'ont pas besoin de se coller les uns aux autres quand ils marchent ensemble. » Reik dit aussi que cette phrase lui est venue à l'esprit à plusieurs reprises : « Je l'ai répétée lorsque certains analystes ont exprimé l'idée que j'étais déloyal envers Freud en découvrant que certaines théories devaient être modifiées à la lumière de recherches plus récentes. [...] Peut-être a-t-il tempéré l'estime de soi de ces messieurs, qui se disent « freudiens », de savoir ce que Freud m'a dit en souriant : « Moi, je ne suis pas freudien » [...]»<sup>2</sup>.

Nous n'avons pas besoin de continuer à toujours attendre les pas lacaniens pour cacher le fait que nous avons plus de choses qui nous divisent que de choses qui nous rassemblent, ce qui n'est pas un problème, après tout, nous n'avons pas besoin d'être collés pour continuer à marcher ensemble.

\*\*\*\*

---

<sup>1</sup> Reik, T. *Écouter avec la troisième oreille : L'expérience intérieure d'un psychanalyste*, Épi, Paris, 1976, p. 222.

<sup>2</sup> Idem, p. 467.



# La nouvelle tyrannie du savoir

Philippe Madet (Bordeaux, EPFCL France)

Cartel : Cora Aguerre, Espagne ; David Bernard, France (Plus-Un) ; Philippe Madet, France ; Vera Pollo, Brésil ; Sara Rodowicz-Sluzarczyk, Pologne.

Notre travail de cartel dans le cadre du LIPP articule à partir de la lecture du séminaire XVII, la question du savoir et de ses nouvelles tyrannies<sup>1</sup> avec celle de la politique de la psychanalyse. Deux thèmes qui concernent la psychanalyse en extension mais aussi en intension.

S'il est admis que l'extension est liée à l'intension, il y a également lieu de s'interroger quant aux effets des modes de jouir, de la civilisation et singulièrement de son appréhension du savoir sur le discours analytique.

Lacan a présenté le discours analytique comme faisant partie d'une ronde de 4. Dès lors que le discours analytique est dans la ronde, c'est donc qu'il est lié aux autres, avec des effets possibles de porosité entre les uns et les autres. Il n'est pas hors le monde, il est venu faire réponse en particulier au développement de la science, à la part grandissante du discours scientifique à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, époque concomitante des premiers travaux de Freud et de la naissance de la psychanalyse.

Avec la science est apparu un nouveau savoir, dans le réel, à même de supplanter la religion, savoir dans le ciel celui-là. Malaise. La psychanalyse quant à elle a fait éclore la possibilité d'un savoir logé à une autre place : l'insu, soit l'inconscient.

Le statut du ou des savoirs a donc été remanié à une même époque tant par la science que la psychanalyse.

Est-ce que notre rapport au savoir a changé pour autant ?

La religion, la science ou la psychanalyse font la démonstration d'un rapport au savoir au caractère structural. Chercher à savoir est une constante chez les parlêtres, même si cette recherche s'oriente vers des discours différents. Une différence majeure toutefois les distingue :

---

<sup>1</sup> Selon l'expression de Lacan tirée du séminaire XVII, p. 35 de l'édition du Seuil.

la religion et la science associée au capitalisme fabriquent des savoirs établis, à consommer, alors que la psychanalyse invente le savoir comme énigme.

Ainsi, ce qui a changé quel que soit le discours et l'évolution de la civilisation, ou ce qui peut changer, n'est pas notre rapport au savoir mais le savoir auquel nous nous rapportons.

La tyrannie du savoir est-elle de structure ?

Parler d'une nouvelle tyrannie laisse entendre que cette dernière n'est pas nouvelle.

Nous pouvons le penser concernant l'inconscient : « Ce que vous faites, sait - sait, *s, a, i, t* - sait ce que vous êtes, sait vous<sup>2</sup>. » Idem concernant le signifiant qui détermine le sujet et le marque jusque dans son corps.

C'est aussi vrai au niveau collectif, la religion en étant l'exemple paradigmatique avec sa capacité à imposer un savoir sans se préoccuper de celui de ses fidèles.

Le capitalisme n'est plus une nouvelle tyrannie, nous en connaissons les ressorts depuis longtemps maintenant. Il sait que le manque nous habite, il en fait la preuve de manière encore plus éclatante que la psychanalyse et sait nous tyranniser avec ses plus-de-jourir.

La nouvelle tyrannie évoquée par Lacan concerne la bureaucratie liée à la science par son souci de mettre aux commandes non pas les signifiants, véhicules de sens, mais les chiffres ou les lettres des équations, hors sens. Nous savons, en particulier dans le champ du soin, combien elle est exponentielle.

Alors que la religion garde une part de mystère, détenu non par le sujet mais par Dieu, la bureaucratie et la science tentent de le supprimer. A la vérité, elles opposent la certitude du tout-savoir. Alors que le sujet était assujetti, possiblement soumis, le tout-savoir dé-sujetti.

Quelles conséquences quant à la psychanalyse en intension ?

Deux hypothèses :

- La première peut faire obstacle à l'analyse. Si le recours à l'analyste reste fréquent, le passage à l'analyse semble plus difficile du fait de la tyrannie et de l'injonction du savoir, et en particulier du fait de la dévalorisation des signifiants au profit des lettres hors sens. La cure est orientée par le réel mais elle en passe par les signifiants, aussi trompeurs soient-ils. Quid de la psychanalyse si l'équivoque est écartée ?
- La deuxième au contraire peut faire ouverture. Le réel mis à jour par le tout-savoir pourrait révéler une horreur de ce savoir, différente de celle de la psychanalyse, mais telle

---

<sup>2</sup> Lacan. J., « Les non dupes errent », séminaire inédit, leçon du 11 décembre 1973

que le passage à l'analyse pourrait offrir un espace de vie préférable, à ne pas décevoir du côté de l'analyste.

Ces deux hypothèses viennent d'autant plus interroger le désir de l'analyste et le mettre à l'épreuve.

\*\*\*\*

## **Le savoir dans le discours analytique. Une ignorance certaine ?**

Kristèle Nonnet-Pavois (Paris, EPFCL France)

À partir de la lecture des entretiens que Lacan va tenir à la chapelle de l'hôpital Sainte-Anne entre novembre 1971 et juin 1972 sous le titre *Le Savoir du psychanalyste* et de la *Note italienne*, 1973<sup>1</sup>.

« *Chacun sait, beaucoup l'ignorent* <sup>2</sup> »

C'est avec ces mots que Lacan vient dire l'importance qu'il donne aux entretiens préliminaires à l'analyse. Mais, ce début de phrase prélevé ici résonne avec son introduction à ce séminaire parallèle, série d'entretiens qu'il tient auprès d'internes de psychiatrie. En effet, pour entrer dans la question du savoir, Lacan fait passer son auditoire par l'ignorance. Il commence par l'ignorance définie comme celle qui est « liée au savoir, [qui] est une façon d'établir le savoir, d'en faire un savoir établi <sup>3</sup> », soit un savoir bien installé. Ce savoir-là, un savoir qui règne,

---

<sup>1</sup> Cet écrit fait se rencontrer deux cartels intercontinentaux : Le Cartel-Thème – Le savoir du psychanalyste / el saber del psicoanalista / o saber do psicoanalista avec Anais Bastide, Julieta de Battista, Carole Leymarie et Dominique Touchon Fingermaun et Le Cartel-Thème : L'analyste comme produit de l'analyse et son lien à l'École, autour de la "Note Italienne" et du commentaire par Colette Soler, avec Diego Mautino, Chico Paiva, Claire Parada, Lia Silveira.

<sup>2</sup> J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p.43.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p.11.

Lacan le laisse sur le bord du chemin pour poursuivre vers un savoir différent, celui de la docte ignorance qu'a défini le cardinal Nicolas de Cues pour qui le savoir – ou la vérité – est à une place déterminée et inaccessible. Ainsi, se figurer l'infigurable, approcher l'inaccessible, voilà un savoir indéfiniment perfectible pour l'ignorant qui sera d'autant plus docte qu'il saura mieux qu'il est ignorant et ainsi s'approchera de la vérité sans cesse insaisissable, là où un Autre sait mais restera inatteignable.

Approcherait-on par cette voie à ce qui relève du savoir du psychanalyste ?

La place du savoir est prévalente dans l'expérience analytique car nécessaire à la mise en place du transfert, cet « amour qui s'adresse au savoir <sup>4</sup>» et à son traitement. Alors de quel savoir - et de quelle ignorance - s'agirait-il ? Car « ceci n'autorise nullement le psychanalyste à se suffire de savoir qu'il ne sait rien, car ce dont il s'agit, c'est de ce qu'il a à savoir, [...], le non-su s'ordonne comme le cadre du savoir <sup>5</sup>». Chacun sait le savoir établi. Beaucoup ignorent le savoir insu, ce « savoir qui s'articule, structuré comme un langage <sup>6</sup>».

Un savoir de l'insu.

Notamment, en considérant dans le bafouillage<sup>7</sup> les « ombres et les creux des moisissures <sup>8</sup>», les « ravinelements de la parole et du discours » comme production de savoir.

En regardant « au-delà du mur<sup>9</sup> », au-delà du sens, ce que creuse l'objet *a*, cet « objet tout à fait étranger à la question du sens <sup>10</sup>».

En s'orientant vers « là où il n'y a que le réel qui se signale de l'impossible <sup>11</sup>».

Achoppement, absence du fin mot conclusif, rencontre avec un impossible, de cela est fait le savoir que produit l'analyste pour faire fonctionner le discours analytique, ce discours « à la frontière sensible entre la vérité et le savoir <sup>12</sup>». Le traitement de la vérité en fonction dans la psychanalyse, vérité qui par le truchement du langage ne peut que se *mi-dire*, amène à produire un rapport inédit et singulier au savoir, au désir de savoir.

---

<sup>4</sup> J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p.558.

<sup>5</sup> J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op.cit.*, p.249.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Je parle aux murs, op.cit.*, p.23.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p.74.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p.75.

<sup>10</sup> J. Lacan, *Je parle aux murs, op.cit.*, p.93.

<sup>11</sup> J. Lacan, *Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire, op.cit.*, p.75.

<sup>12</sup> J. Lacan, *Je parle aux murs, op.cit.*, p.17.

À se défaire de l'ignorance passionnée, du savoir établi, d'un « je n'en veux rien savoir », et encore à ne pas s'en tenir à la position des doctes ignorants ne voulant pas savoir la limite du savoir articulé, alors « l'analyste sait être un rebut. C'est ce que l'analyste a dû lui faire au moins sentir <sup>13</sup> ». Cela, Lacan l'a écrit, quelques mois après les entretiens à la chapelle Sainte Anne, à un autre auditoire, tripode italien cette fois-ci. « Rebut de la docte ignorance <sup>14</sup> » précise-t-il pour définir ce qui fait la marque d'un analyste ; l'analyste ne se définit pas d'un savoir maîtrisé mais davantage de ce qui reste d'impensable, d'irreprésentable. Et dans sa Lettre, Lacan le reformule ainsi : « L'analyste loge un autre savoir, à une autre place mais qui du savoir dans le réel doit tenir compte. <sup>15</sup> » Rebut celui qui a cerné l'horreur de ce qu'il sait, l'horreur de la castration de l'Autre. Une barre se place sur l'Autre.

À savoir qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, soit l'incomplétude du savoir qui laisse apercevoir un impossible, l'analyste saurait une ignorance certaine. Un savoir du psychanalyste, à la fois singulier et assuré, porteur d'un « désir inédit <sup>16</sup> ».

\*\*\*\*

## **Le Maelström d'une psychanalyse,**

**Juan Del Pozo (Donostia-Saint-Sébastien, FP du Pays Basque, Espagne)**

Plusieurs collègues des deux côtés de l'Atlantique se sont réunis autour de la question de la fin de l'analyse et de ses implications telles que la passe à l'analyste, le désir de l'analyste, les interventions et les effets de l'analyste dans la phase finale, les mutations de l'économie de jouissance du sujet transformée par l'analyse... Mon sujet est : « du symptôme au sinthome ».

---

<sup>13</sup> J. Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, op.cit., p.309.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, p.308.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p.309.

La question de savoir ce qu'est un AE, nous a fait enquêter à partir des textes qui ont émergé des différents témoignages de passage et des élaborations de l'AE. Un matériau qui nous aide à passer au crible au moins la logique de la transformation du sujet après une analyse depuis la clinique de son cas.

En dehors de cela, chaque membre du cartel est lié aux autres par une ignorance qui l'interroge à sa manière. Le bilan de la solitude d'un parcours analytique plus ou moins prolongé fait le lien entre nous, cartellisants, autour des points d'ignorance qu'il nous importait de travailler.

Si la théorie de la fin de l'analyse est plus ou moins partagée et acceptée, cependant, ce qui concerne l'expérience vitale, existentielle des participants, provoque une tension visant à interroger l'expérience analytique et sa fin. Notre cartel a un côté amusant car nous préférons ne pas nous accommoder sans discernement des savoirs établis, empêchant les formes solennelles de coaguler nos échanges. Cela fait passer les interventions par leur propre énonciation, qui colore notre lecture et discussion de textes choisis, d'une résonance dans le cas où chacun de nous est aussi pour la psychanalyse.

Le style du cartel allie ainsi des touches d'humour et de sérieux, ainsi que de l'antidogmatisme. Je ne sais pas comment dire mieux : s'éloigner de la psychanalyse pour en explorer la partie la plus intime. Décrire ses effets au-delà de la croyance constitutive du mouvement initial du transfert. Le cartel n'est pas une œuvre de secte qui idéalise un maître du savoir. Les traînées de savoir, c'est avec quoi un artifice doit se mettre en place mais sans jouissance/défense contre le pas-tout du brouillard du réel.

Précisément l'un des textes d'AE que nous avons pris comme matériel de travail était celui qui avait pour titre *Niebla*, de notre collègue Camila Vidal.

Le savoir de la psychanalyse est un savoir qui, incarné dans les individualités vivantes de ceux qui font l'expérience analytique, n'admet pas une complétude, une totalisation, et l'expérience de l'analyse est aussi l'expérience d'une certaine expulsion, d'un certain exil du champ d'un savoir supposé unifié. Une psychanalyse permet l'expérience clinique et singulière de la non-totalisation des savoirs. Pas seulement théorique. Être écarté du discours, traverser l'horreur de savoir et y trouver satisfaction, telles sont la surprise et l'apport de la psychanalyse.

Le symptôme qui ouvre au transfert peut se transformer au terme d'une analyse pour un autre usage que celui de la jouissance de la croyance ou de la déception du sujet supposé savoir. Savoir utiliser le symptôme autrement que comme jouissance, pour provoquer le désir de savoir, ce serait ce qu'on appelle Sinthome. Une seule utilisation : provoquer un désir (inédit, car il tient compte de la réalité). Provoquer la psychanalyse. On s'interroge dans le cartel sur l'expérience de l'horreur de traverser qu'on lirait en parallèle de ce que Lacan disait des analystes qui ont horreur de leur acte. Deux Maelströms différents de la littérature, un de Jules Verne dans *20 000 lieues sous les mers* où légèreté et relief sont rapportés par le rescapé du Nautilus et un autre de E. A. Poe, *Une Descente dans le Maelström*, où c'est le narrateur lui-même qui témoigne de sa transformation, illustrent différents aspects d'une expérience de transformation subjective en littérature.

Les témoignages et les textes sur lesquels nous avons travaillé coïncident pour affirmer que cette transformation produit un changement dans l'économie libidinale, une sorte de liberté et de légèreté dans les manœuvres ultérieures du nouvel analyste. Se manifeste sous la forme d'un affect de satisfaction. Mais, en même temps, la difficulté des mots à parvenir à une transmission rationnelle qui se veut complète. Il reste un désir à transmettre à travers la clinique singulière de chaque analyste. Ce qu'il faut peut-être attendre n'est pas le témoignage intégral mais la résonance d'une audace : celle de faire un pas au-delà de l'horreur de savoir.

Camila Vidal dit que face au discours capitaliste qui voile son impossible et n'exhibe que des acquis, la psychanalyse permet de percevoir le déchet que nous sommes tous du discours, mais l'essentiel est qu'une nouvelle satisfaction puisse en surgir.

La destitution du sujet supposé à la fin de l'analyse peut donner l'occasion d'être *dupe* de la bonne manière.

Cependant, les questions qui nous intéressent restent d'actualité. Celle du moment singulier de l'émergence d'un changement de position subjective de l'analysant. Celle de l'importance de l'intervention de l'analyste dans ces derniers instants des analyses pour qu'elle s'articule avec les finalités qui lui sont propres. Le cartel nous incite à ne pas être excessivement fasciné ou frustré par les expériences des témoignages de passes toujours manquantes par rapport à un savoir qui cherche à se constituer comme un tout.